

Le capital dans l'économie japonaise, par ROGER CUKIERMAN.
Un vol., 6 po. x 9½, relié, 183 pages. — Collection « ÉTUDES
ÉCONOMIQUES INTERNATIONALES DE L'INSTITUT DE
SCIENCE ÉCONOMIQUE APPLIQUÉE », P.U.F., Paris, 1962

Bernard Bonin

Volume 41, numéro 2, juillet–septembre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004180ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004180ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonin, B. (1965). Compte rendu de [*Le capital dans l'économie japonaise*, par ROGER CUKIERMAN. Un vol., 6 po. x 9½, relié, 183 pages. — Collection « ÉTUDES ÉCONOMIQUES INTERNATIONALES DE L'INSTITUT DE SCIENCE ÉCONOMIQUE APPLIQUÉE », P.U.F., Paris, 1962]. *L'Actualité économique*, 41(2), 332–333. <https://doi.org/10.7202/1004180ar>

points qui sont discutés dans une optique très large, en remettant en cause les cadres actuels.

On ne doit pas s'attendre, dans ce volume, à trouver des réponses précises à toutes les questions soulevées. Seules des expériences sérieuses pourront fournir des indications quant aux solutions qui ont le plus de chances d'être vraiment efficaces, dans l'état actuel des choses. Et ces solutions ne seront pas nécessairement celles qui auraient dû être apportées il y a cinquante ans, ni celles qui répondront aux problèmes auxquels auront à faire face les générations futures. C'est donc dire que le champ d'action des chercheurs dans ce domaine est non seulement vaste en étendue mais impérissable dans le temps.

Denis Germain

Le capital dans l'économie japonaise, par ROGER CUKIERMAN. Un vol., 6 po. x 9½, relié, 183 pages. — Collection « ÉTUDES ÉCONOMIQUES INTERNATIONALES DE L'INSTITUT DE SCIENCE ÉCONOMIQUE APPLIQUÉE », P.U.F., Paris, 1962.

L'économie japonaise a connu, depuis 1878, un remarquable taux de croissance et ceci malgré une dotation inadéquate de trois facteurs de production : peu de ressources naturelles, population trop abondante et pénurie de capital. Cette dotation en facteurs explique la « croissance close » de l'économie japonaise. L'apport des capitaux étrangers, en effet, a été faible : l'investissement direct étranger, en particulier, fut limité chaque fois que l'exploitation du sol était en jeu, si bien que l'agriculture, les mines, les transports lui furent interdits. Il faudra attendre la fin de la Deuxième Guerre pour que l'apport du capital étranger devienne important et que les investissements directs s'accroissent. Cette tendance était apparue avec le 20^e siècle mais avait été interrompue par l'impérialisme nippon. Même après 1945, les Japonais craignant toujours la domination étrangère ont préféré la simple assistance technique au prêt et le prêt à la participation financière. L'entrée des capitaux étrangers est réglementée depuis 1950, et le gouvernement publie, chaque année, une liste des activités pour lesquelles il souhaite trouver assistance et capitaux étrangers.

C'est, en réalité, l'action des pouvoirs publics qui a été déterminante pour le développement de l'économie japonaise. L'action de l'État s'est exercée dans diverses directions. Celui-ci a lancé et exploité directement des entreprises : construction navale, munitions, papier, acide sulfurique, soude, chemins de fer, ciment, mines, filatures, etc., et a investi dans des activités indispensables au développement économique mais grosses consommatrices de capital. De plus, il a aidé l'industrie privée au moyen de prêts gouvernementaux, de dégrèvements fiscaux, de subventions et de la vente d'entreprises gouvernementales à bas prix. À partir de 1930, il encouragera la concentration des entreprises, la formation de cartels et créera des sociétés d'économies mixtes. Depuis 1945 toutefois, l'interventionnisme de l'État est moins marqué.

L'un des traits caractéristiques de l'économie japonaise, selon l'auteur, est la disparité entre le niveau de consommation et l'accroissement du revenu national.

LES LIVRES

Ceci s'explique par une éthique rigoureuse à laquelle s'oppose, depuis la fin de la guerre mondiale, un fort courant de modernisme occidental (effet d'imitation). « Il y a deux Japon. L'un épargne, l'autre dépense. Non seulement ces deux mondes coexistent, mais ils se confondent dans la lutte entre traditionalisme et effet d'imitation. »

Quant aux banques, elles jouent maintenant un rôle important. D'abord, elles drainent le capital privé : sous la forme de coopératives de crédit avant la révolution Meiji de 1868, par le truchement des banques commerciales et des banques d'épargne privées après la révolution. Il convient de ne pas négliger non plus le rôle de l'épargne postale placée par les soins de la Caisse des Dépôts du ministère des Finances. Puis, les banques financent les investissements privés. Les principales banques ont des liens très étroits avec les grandes unités de production (Zaibatsu). Ces trusts ne sont plus, comme avant la guerre, contrôlés et dirigés par des familles mais par les banques elles-mêmes. C'est d'ailleurs, semble-t-il, le principal résultat de la politique de décartellisation menée par les occupants américains en 1946. L'autofinancement a joué un rôle considérable avant la guerre ; depuis 1945, son importance a été très atténuée et ceci pourrait bien s'appliquer par les liens étroits qui existent entre les banques et les entreprises.

Le Japon est une économie dualiste. À côté d'un Japon traditionnel de petites unités sous-mécanisées, il existe un Japon moderne de grandes entreprises mécanisées dans les activités à forte intensité du capital. Plusieurs explications de ce phénomène ont été présentées. Selon l'auteur, on la trouve dans la confrontation du travail et du capital. Le facteur travail est excessif et la survie du secteur traditionnel s'expliquerait par la pression qu'exerce cette population excessive. En revanche, le capital, facteur rare, se serait concentré dans le Japon moderne. Les causes de cette concentration sont multiples.

L'ouvrage de M. Cukierman est extrêmement intéressant. D'abord, il porte sur l'un des rares cas de « croissance close ». Ensuite, il traite d'une économie qui est à la fois développée et sous-développée et l'auteur fait bien ressortir les problèmes inhérents à cette structure dualiste. Enfin, en traitant un sujet comme celui-là, l'auteur a dû faire appel parfois à l'analyse sociologique, car les mœurs orientales ont exercé une influence primordiale au cours de certaines phases du développement, et même très récemment dans la reconstruction des cartels. De nombreux enseignements se dégagent de l'ouvrage notamment en ce qui concerne les dangers que comportent les innovations introduites de l'extérieur. Le lecteur y trouve indiscutablement de quoi s'enrichir.

Bernard Bonin

Central Planning, par JAN TINBERGEN. Un vol., 5¼ po. x 7¾, relié, 150 pages. — NEW HAVEN AND LONDON YALE UNIVERSITY PRESS, 1964. (\$5.00).

Nous retrouvons dans cet ouvrage les caractéristiques habituelles des écrits du professeur Tinbergen, c'est-à-dire, brièveté et clarté. Suivant sa bonne habitude il titre ses courtes sections, divise son exposé en le numérotant et présente